

Libretto

ERWIN MORTIER

PSAUMES
BALBUTIÉS

Livre d'heures de ma mère

Traduit du néerlandais (Belgique) par
MARIE HOOGHE

libretto

Titre original:
Gestameld Leidboek. Moedergetijden

© Erwin Mortier, 2011.

© Librairie Arthème Fayard, 2013, pour la traduction française.

ISBN : 978-2-36914-098-6

Né en 1965, en Belgique (Flandre), Erwin Mortier est poète, écrivain et journaliste. Il est l'auteur de plusieurs ouvrages parus chez Fayard : *Marcel*, *Ma deuxième peau*, *Temps de pose*, *Les Dix Doigts des jours* et *Sommeil des dieux*, récompensé aux Pays-Bas par le prestigieux prix AKO. *Psaumes balbutiés. Livre d'heures de ma mère* a reçu le prix du Meilleur Livre étranger 2013.

Ma mère m'a fait les poussières aujourd'hui. Elle me prenait sans doute pour un meuble. Une commode ou un vieux fourneau. Elle a passé un chiffon jaune vif sur les boutons de ma chemise, en remontant vers mon cou, a astiqué mes oreilles, épousseté mon menton. Puis elle m'a fait signe d'ouvrir la bouche – elle y a fourré le chiffon et nous a oubliés.

Elle est allongée sur le divan, au-dessus du plaid, étrangement avachie sur les coussins. Mon père dit : Ça ne s'améliore pas. Je me penche vers son visage et lui demande : Sais-tu qui je suis ? Elle sourit, un faible plissement de sa bouche presque délabrée à présent.

Elle hoche la tête. Oui, dit-elle, je le sais.

Et son sourire s'élargit, il semble gorger ses lèvres de sang, gagner de chair ses gencives. Ses yeux, pareils à des piécettes de nickel, d'un flou impénétrable, s'illuminent entre des paupières qui perdent un instant leur texture squameuse, tuméfiée, et se regarnissent de cils. Les joues creuses se bombent, son sourire semble s'infiltrer dans tous ses membres, lisser chaque ride de son corps prématurément vieilli et faire cabrioler dans ses tissus la joie d'une toute jeune gamine.

Elle se lève, tape dans ses mains. Elle veut danser.

Elle agite les bras, je l'entends soupirer, dans ses yeux le ravissement d'une enfant qui marche à peine et se dandine fièrement sur les sentiers du jardin. Puis ses jambes se dérobent sous elle, elle se redresse en titubant – et s'effondre à nouveau, et encore.

Elle tombe tantôt dans les bras de mon père, en gloussant comme si elle avait un verre dans le nez, tantôt à la renverse contre moi. Je glisse mes bras sous ses aisselles. Ses jambes gigotent, ses semelles cherchent un point d'appui par terre, sa tête chavire, roule sur ma cage thoracique comme la tête trop grosse d'un nourrisson aux cervicales branlantes. Ses muscles, des cordes mal tendues sur ses os, flageolent, se raidissent, fléchissent, son souffle gémit dans sa poitrine, et ses mains, ses doigts gonflés enserrent le dos de ma main. Mon père esquisse un pâle sourire, cherche une chaise où la déposer.

Je me réveille et constate que je dois avoir pleuré dans ce rêve.

La Mort qui est assise à cette table s'appelle maman. Vêtue des vêtements de maman et des nôtres, Elle occupe la tête de table, la place qu'Elle s'approprie depuis tous ces mois qu'Elle se glisse de la porte d'entrée à la salle à manger du pas hésitant de maman. Ma mère, la corneille enrhumée à l'éternelle goutte de larmes au bec. Notre nid jadis si charnu – une cage tordue dans laquelle rouille un rossignol mécanique.

Voici la bouche que je dois avoir contemplée à l'infini au berceau. Voici la bouche dont la gymnastique de caresses, de berceuses, de chuchotis m'a hissé à la surface si glissante des mots. Voici la bouche qui effeuille à présent sa langue, déshabille les mots voyelle après voyelle par petits souffles d'air, grincements de dents, lapements. Parfois elle marmotte de pleines bouchées dégoulinantes de bouillie, et je suis celui qui écoute, qui essuie avec un mouchoir la purée de mots sur son menton.

Ça commence... mais quand commence une telle chose, quels signes sont les premiers? Ça commence par le mot *livre*, le mot qui ne lui revient pas, un après-midi où elle se tient devant ma bibliothèque et me demande quand je ferai encore un, euh, tu sais bien, un... comment dit-on, si j'en referais bientôt un – et elle pose l'une contre l'autre ses mains aux doigts tendus et les ouvre et les ferme. Si j'allais encore faire, allons, bon, écrire... un de ces comment-dit-on? Elle donne un coup de coude à mon père: Dis-le, toi, tu le sais.

Je pense : je dois aller m'asseoir juste en face d'elle, là où s'assied toujours mon père, elle verra alors qu'il y a quelqu'un. Il faut que j'approche mon visage du sien, je pense, pour que se dissipe ce brouillard opiniâtre dans ses yeux.

Je dis, je le dis si souvent ces derniers temps : Tu me reconnais, tu sais bien qui je suis, hein ?

Et elle hoche la tête et elle rit, et je demande : Marc est venu te voir ? Et elle hoche à nouveau la tête, oui dit-elle – le premier mot en un mois et demi. Et qu'est-il venu faire, Marc, vendredi ?

Elle hausse les épaules. Sais pas sais pas, dit-elle, et son visage se rembrunit et elle pleure.

Je prends sa main dans la mienne. Je demande : Allons, pourquoi pleures-tu ? Tu ne dois pas être triste, nous sommes ici, non ? À ce moment mon père entre dans la pièce. Elle le suit des yeux, de l'armoire à la table, elle ne le perd pas de vue un seul instant.

Je pense qu'elle sait beaucoup de choses, dit-il.

Je constate que j'écris rien que pour entendre danser des phrases sans bafouillage dans ma tête. Pour faire chanter du rythme, de l'accélération, du ralentissement, des temps d'arrêt. Que je laisse tomber ces mots rien que pour pouvoir m'accrocher un bref instant en apesanteur au faîte d'une phrase et me balancer à des tirets, ces trapèzes de la syntaxe. Quel luxe que de bondir de liane en liane, comme un singe savant, dans des forêts tropicales de langage.

À moins que ça n'ait commencé le jour où elle renonça à la chorale? Elle qui ne ratait pas un seul jeudi! Elle se disait enrouée, prétendait manquer de voix. Peut-être ne se sentait-elle plus capable de lire les notes, la dernière *langue* qu'elle avait apprise. Était-elle déjà malade quand elle s'irritait de nous voir débarquer à l'improviste, nous, mes frères, mes sœurs et leur progéniture? Sa panique muette devant le buffet de la cuisine, parce qu'elle n'arrivait pas à dresser la table. Ses soudaines crises de larmes, généralement après avoir houspillé mon père. Ces pleurs qui, je le constate maintenant, devaient combler le manque croissant de mots. Mais nous ne prenions rien de tout cela bien au sérieux. Bah, ça passera, disions-nous. Vivement qu'elle soit finie, cette ménopause!

Que doit-on éprouver quand on voit le monde autour de soi perdre ses contours, tout ce réseau de langue, de mémoire du langage, tendu si imperceptiblement sur les choses qu'on ne le remarque que lorsqu'il se troue? Est-ce qu'alors tout devient flou, ou au contraire de plus en plus net à mesure que se renforce l'indicible?

Il est devenu sa mémoire. De plus en plus souvent elle entre chez nous d'un pas hésitant, en se serrant toujours un peu plus contre lui. Ses phrases commencent à trébucher. Si elle s'empêtre dans ses cafouillages, elle lui fait les gros yeux. Si la réponse tarde à venir, les reproches pleuvent. Tu oublies vraiment tout! peste-t-elle. Et, s'adressant à moi: Il ne sait plus rien. C'est grave.

Ce qui me frappe le plus chez elle, ce qui me cause le plus de tristesse, c'est son double silence. La langue a fait ses valises et a sauté par-dessus le bastingage du navire en perdition, mais un autre silence s'est installé en elle ou autour d'elle. Je n'entends plus la musique de son âme, l'aura existentielle qui l'enveloppait, cette tapisserie vibrante de récits et de symboles par laquelle elle s'est elle-même tissée dans le monde – ou, inversement, a tissé le monde en elle.

Je suis très sensible à ce système global, cette toile, ce réseau qui constitue notre être et qu'à défaut de mieux je persiste à appeler notre âme. C'est la poésie subtile (le tragique, la beauté, la cruauté microscopique) que chaque vie concrète porte en elle et qu'elle arrive aussi, d'une manière ou d'une autre, à irradier sans mot dire. Les gens ont leur propre écho, j'ai du mal à l'expliquer. Je peux parfois entendre le bruissement de leur existence, des lambeaux de musique – qui sonnent bien ou pas – et en moi aussi retentit toute la fanfare humaine, tantôt harmonieuse et tantôt stridente.

Mais chez elle c'est à peine si j'entends encore quelque chose, parfois cette espèce de sifflement qui me frappa pour la première fois dans ma prime enfance la nuit où le château fut dévoré par un incendie. Je me rappelle avoir regardé la mer

de flammes et m'être étonné, à mesure que nous approchions, de ne pas la voir se répandre en silence. C'était l'enfer que j'entendais mugir là en sourdine. Dans ces cavernes de feu et d'épaisse fumée, il y avait du verre qui se brisait, des poutres en feu qui crépitaient, des pierres qui éclataient et que sais-je encore. C'est un son similaire que j'entends à présent en elle : une douce lamentation de déclin généralisé, presque inaudible.

Il lui fait des œufs brouillés. D'un cœur léger, il pose la poêle sur la table. Agacée, elle le regarde dans le blanc des yeux et secoue la tête en ronchonnant.

Tu sais bien que je n'aime pas les œufs brouillés, dit-elle. Je ne mange que des œufs miroir.

Les œufs miroir lui donnaient autrefois la nausée. Elle n'aimait que les omelettes.

Il repousse la poêle, fait deux œufs miroir et mange lui-même l'omelette.

Elle change, dit-il.

Elle devient de plus en plus silencieuse. Les larmes remplacent de jour en jour les mots qui la fuient. Parfois ses lèvres remuent, les commissures de sa bouche tremblent, elle pousse de brefs soupirs. Il semble donc encore y avoir des pensées, mais sur d'autres longueurs d'onde, hors de la portée de mon tympan. Je l'imagine alors comme une de ces vieilles radios à galène qu'on trouvait autrefois chez les grands-parents. Je pense aux grésillements et aux sifflements et aux lambeaux de voix quand le bouton cherchait la bonne fréquence. Parfois elle semble désemparée, son cerveau semble tourner à vide – balbutiements, bredouillements, beaucoup de silences.

Son *moi* disparaît. Ce *quelque chose* qui rend une personne si reconnaissable. Tout le répertoire d'habitudes, de façons de parler, de dormir, de marcher, de se tenir, tout change. Une sorte de créature hybride émerge d'un ensemble de traits et de comportements que j'associe à elle dans mon souvenir, et d'une série d'autres, qui sont inconnus et déconcertants, comme si une conscience parasitaire se chrysalidait dans sa chair.

Puis il y a les après-midi que nous passons à table en faisant de notre mieux pour ne pas perdre patience tandis qu'elle s'empêtre pour la énième fois dans une phrase. Je peux presque voir trébucher les phrases sur ses lèvres. Des ruines verbales, des décombres grammaticaux jonchent la nappe, éparpillés autour de ses mains.

Oui, c'est ça, dit-elle chaque fois que nous terminons la phrase pour elle – comme on achève un cheval boiteux.

Mon père me regarde avec un froncement significatif des sourcils.

Ce n'est qu'un début, dis-je tandis qu'elle est à la salle de bains. Je me suis promis de ne jamais lui donner de faux espoirs, mais j'ai l'impression de m'entailler la chair au couteau et d'enfoncer ce même couteau en lui, dans sa mélancolique chair paternelle.

Des après-midi emplis de banquises de silence, d'icebergs de silence, tandis que je pense : si je pouvais, ne serait-ce qu'une fois encore, l'entendre dire des banalités quotidiennes.

Tu veux du café ?

Tu as faim ?

Tu restes bien manger avec nous ce soir, n'est-ce pas ?

Pour le reste nous faisons autant que possible de notre mieux pour ne pas considérer comme une épreuve – ce qui n'est pas évident – la mort lente qui se déroule dans cette maison. D'un point de vue rationnel, je ne peux qu'espérer que ma mère ne devra plus souffrir longtemps, car c'est tellement absurde. Elle n'a plus qu'une vague notion du temps, du lieu, des autres. La femme flamboyante qui aimait voir de la vie et de la joie autour d'elle est devenue une silhouette décharnée, contrefaite, qui se traîne sur le sentier du jardin jusqu'à la voiture, ouvre péniblement la portière et s'assied dans cette petite Peugeot, probablement parce que là, dans ce petit utérus en ferraille, elle se sent en sécurité.

Mon cœur se brise à cette vue.

Mais en même temps je me glace à l'idée qu'elle ne serait plus là, plus du tout, et je me fais du souci pour mon père aussi, qui l'entoure de beaucoup de patience et de dévouement et diffère son chagrin – une valise qui ne cesse de s'alourdir...

Je suis parfois surpris par l'insensibilité, involontaire assurément, que manifestent les gens, par exemple quand ils me disent que c'est grave, certes, mais que soixante-six ans, ce

n'est plus de première jeunesse. Comme s'il y avait un âge auquel on peut confier quelqu'un au destin.

Nous écrivons des poèmes, c'est-à-dire d'harmonieuses mais vaines réclamations contre les caprices du sort et du destin, contre la mise en forme de l'univers et de nous-mêmes. Mais rien ne bouge derrière le guichet en question alors que la file d'attente ne cesse de s'allonger – et sur la vitre a été collée une feuille A4, avec la mention : Nos services ne sont jamais ouverts.

Tout au long d'un après-midi je l'ai babysittée. Elle était agitée, et parfois agressive. Elle voulait s'en aller. Mon père était parti voir mes neveux au football. J'ai été forcé de verrouiller la porte de derrière.

Après un petit temps elle est devenue plus calme, et nous avons joué – je n'ai pas d'autres mots pour le dire – au papa et à la maman, mais sans le plaisir qu'y prennent les enfants. Elle est sortie de la salle de bains avec un pantalon de mon père. Elle a d'abord voulu que je l'enfile, sans doute pour que je lui ressemble. Puis j'ai dû replier le pantalon pour elle. Elle l'a posé sur la table. J'ai dû lisser pour elle le tissu peluché. Puis elle a voulu ôter ses souliers pour mettre ses pantoufles, et ôter ses pantoufles pour mettre ses souliers, et remettre ses pantoufles. Puis se glisser au lit – et moi j'ai attendu en pleurnichant sur le palier jusqu'à ce qu'elle se relève (elle se relève toujours, oui toujours, après quatre ou cinq minutes).

Elle ne s'est vraiment calmée qu'après une heure ou deux. Assise en bas dans le fauteuil, toute frissonnante. Je lui ai demandé : Tu as froid ?

Elle a hoché la tête.

Je l'ai aidée à enfiler son gilet tricoté, puis me suis assis à côté d'elle. Et moi de lui frotter le dos, et elle de me passer de temps en temps le dos de la main sur le ventre.

Parfois elle levait la tête, me regardait de ses yeux inquisiteurs. C'est atroce de percevoir dans ses pupilles un reflet du combat sans issue qui doit se dérouler dans sa tête, de la lutte acharnée, perdue d'avance.

Bien souvent je pense : laissez-la mourir, laissez-la partir dans son sommeil qui ne semble presque plus jamais un sommeil paisible mais une somnolence irritée, comme si même dans son sommeil le sommeil lui échappait – comme tout le reste. L’an dernier, quand la radio a diffusé du Bach pendant une journée, elle est restée assise dans son fauteuil, comme si l’ordre divin de cette musique démêlait les fils dans sa tête.

Elle n’a pas quitté son fauteuil de la journée, posant même la main sur le haut-parleur, pour nous faire taire car elle ne voulait rien rater.

Ce que j’ai été jaloux de Bach ce jour-là.

Parfois je rêve que tu es morte, que je me tiens près de ton corps où on a fait une coupe sombre, et j’ignore si je suis soulagé ou triste. Je ne sens qu’une douleur cuisante dans la poitrine, puis je pense : c’est le prix à payer pour ma naissance, la rançon qui a été convenue à notre insu à tous deux, il y a quarante-quatre ans de cela, le jour où je suis tombé de ton bassin.

Le jour de la fête dans le jardin, parmi tous ces gens, à l'ombre au soleil, tu allais et venais entre les tables sur la pelouse, orpheline, hagarde. Quand te pesait le bruit des enfants qui jouaient, le vacarme sur le trampoline, tu te réfugiais à l'intérieur, d'où tu regardais dehors par-derrrière la vitre. Toi autour de qui tout tournait autrefois, tu es devenue une ombre qui erre dans la maison. L'après-midi tu as dormi dans la chaise longue, à l'ombre du bouleau blanc, pendant que nous mangions à table, près de toi. Tous, nous nous retournions de temps à autre, pour regarder ton sommeil, qui était paisible.

Parfois Veerle demandait : Elle respire encore ? Et Anne disait : Ce serait une belle mort que de s'en aller ainsi, avec tous ces enfants autour d'elle.